

**Jean-Luc Gurtner, Christine Pauli, Jutta Schork
et Philippe Genoud**

Ce numéro de la Revue suisse des sciences de l'éducation regroupe une sélection de contributions présentées à Fribourg dans le cadre du Congrès 2017 de la Société suisse de recherche en sciences de l'éducation. Sous le moto «*Les temps de l'éducation et de la formation*», ce congrès souhaitait explorer différentes questions liées à la thématique du temps et ses multiples liens avec l'éducation et la formation.

Le temps est en effet une dimension incontournable de toute réflexion sur l'éducation et la formation. Qu'il s'agisse de définir les moments opportuns, une durée idéale, une vitesse optimale, la durabilité des connaissances acquises et la pertinence des savoirs enseignés à l'école, ou que l'on recherche des formules pédagogiques qui tiennent au mieux compte des rythmes différents des élèves et du potentiel de chacun, le temps s'imposera, comme variable dépendante ou indépendante, comme condition ou comme conséquence, comme mesure préventive ou comme limite.

La première des réflexions suggérées pour le Congrès portait sur les dates de début ou de fin des différents segments du système éducatif, prolongeant en quelque sorte la réflexion initiée en 2016 par le Congrès de Lausanne qui demandait «où s'arrête l'éducation?». Des questionnements comme «*À partir de quand l'école devrait-elle être obligatoire?*», «*Quand devrait débiter ce que l'on appelle volontiers les apprentissages fondamentaux, ou quand devraient-ils être maîtrisés par toutes et tous?*», «*Quand terminer la formation secondaire intermédiaire et entrer en formation professionnelle ou générale?*» relèvent directement de cette première salve de réflexions.

En Suisse, l'abaissement de l'âge d'entrée à l'école obligatoire a fait longuement débat et reste parfois contesté. Désormais identique dans tous les cantons helvétiques, il n'est, et de loin, pas le même dans tous les autres pays. Alors que certains pays européens continuent à faire démarrer l'obligation scolaire à 6 voire à 7 ans (la Suède), d'autres connaissent depuis longtemps la scolarisation précoce. Ainsi, en Hongrie et en France dès 2019, l'école est obligatoire dès 3 ans. Analysant en profondeur les risques et les difficultés qui ont accompagné la scolarisation

précoce en France et les évolutions de ces dernières années, le chapitre de *Garnier* met clairement en évidence comment, après une tentative de rendre la forme de l'école maternelle plus proche de celle de l'école primaire (prescriptions de 2002), on assiste, en 2015, à un retour à des formes plus ludiques de l'école maternelle.

S'appuyant sur la théorie du capital humain de Becker, la contribution de *Forster* et *Scherrer* montre les effets d'une vision économique du temps sur le discours éducatif mais également sur les priorités de la recherche en éducation. De fait, le débat sur l'éducation précoce comme celui sur la recherche permanente des «fenêtres de temps» appropriées pour telles ou telles acquisitions, sont indissociables de la quête du toujours plus tôt, toujours plus efficacement et avec toujours moins de ruptures.

La seconde direction dans laquelle les chercheur.e.s étaient invité.e.s à réfléchir portait sur des questions de durabilité des acquis de l'éducation et de la formation dans un monde en perpétuel changement. Des questions comme «*Quel temps consacrer à quels apprentissages?*», «*Quels sont les acquis qui restent et ceux qui s'oublient avec le temps?*», «*Quelle importance faut-il prêter à la formation pratique et à la formation théorique?*» constituent quelques unes des pistes de réflexion possibles.

Le temps alloué à l'enseignement a forcément des répercussions sur les contenus enseignés et intervient dans toute construction de curriculum. Sur quelles bases les choix sont-ils faits, les allocations sont-elles déterminées? Dans sa contribution, *Alhadeff-Jones* met en évidence la complexité et l'hétérogénéité des temporalités éducationnelles et le caractère hybride de leur construction à partir de phénomènes de natures très hétérogènes.

Sur la base d'une analyse longitudinale des curriculums élaborés en Suisse depuis 1830 (tant pour les filles que pour les garçons), *Giudici* et *Manz* montrent que, au-delà des différences de genres, des facteurs régionaux, économiques, institutionnels ou même pratiques ont toujours façonné les curriculums, souvent bien davantage encore que les interrogations sur l'utilité ou la pertinence de tel ou tel savoir.

La question de la durabilité des acquis se pose également en matière de formation professionnelle des enseignant.e.s. Analysant les effets d'un séjour de mobilité imposé en francophonie sur les représentations qu'ont du français les futur.e.s enseignant.e.s germanophones, *Robin* s'interroge, avec un brin de désenchantement, sur les effets à court, moyen et long terme de la formation, en particulier là où ce qui est visé n'est pas seulement l'acquisition de compétences mais également la transformation d'attitudes et de représentations des personnes en formation.

S'appuyant sur une analyse «offre – usage» volontiers utilisée par la recherche germanophone sur la professionnalisation des enseignant.e.s, *Osterberg*, *Motyka*, *Gerken* et *Lipowsky* examinent comment les opportunités d'apprendre déterminent les connaissances théoriques acquises. Sur la base d'une enquête conduite auprès d'enseignant.e.s en formation et des résultats obtenus à un test de connaissances, ils montrent que les connaissances ne dépendent pas que des opportunités offertes (mesurés en termes de temps consacré, de la proximité ou

de la qualité des contenus proposés) mais également de l'intensité avec laquelle les étudiant.e.s ont su saisir et exploiter ces opportunités.

La troisième réflexion porte sur le rythme: «*Comment s'assurer que tous les élèves disposent d'un temps d'apprentissage approprié ?*», «*Comment gérer au mieux les différences de vitesse d'acquisition des élèves d'une même classe, d'un même degré scolaire, etc.?*»

Des réponses à ces questions se retrouvent autant dans les arguments de celles et ceux qui plaident pour le maintien d'une sélection précoce et des filières, que dans les arguments de celles et ceux qui défendent la différenciation pédagogique; ce questionnement est aussi un élément central des justifications des devoirs à domicile ou de l'introduction des classes inversées. Dans sa contribution, Götzt observe qu'un temps mal adapté aux besoins des élèves est aussi un facteur générateur d'ennui à l'école, cette émotion si fortement ressentie par les élèves, en fin de scolarité obligatoire notamment. Les causes de ce phénomène sont discutées, comme le sont les moyens pouvant potentiellement en réduire les effets négatifs, voire en prévenir l'émergence en situation d'apprentissage.

Une quatrième piste de réflexion a aussi été soumise à la sagacité des chercheur.e.s: la question de la gestion de leur temps par les apprenant.e.s eux-mêmes: «*Comment les élèves apprennent-ils à gérer leur temps, scolaire et extrascolaire, à jongler avec leurs différentes obligations?*», «*Comment s'organisent-ils sur le court, moyen et long terme, pour faire leurs devoirs, se préparer aux examens, réussir les épreuves de sélection, etc.?*».

Le développement d'une compétence à s'autoréguler figure en bonne place dans les plans d'études récents, mais la manière dont il faut procéder pour favoriser ce développement est beaucoup moins souvent spécifiée. Dans sa contribution, Durler souligne combien, dans ce contexte, compter sur le soutien du milieu familial est à double tranchant, l'idée même d'autorégulation n'ayant pas la même importance dans tous les milieux sociaux. Il ne suffira donc pas de suggérer aux élèves de s'autoréguler, de leur donner l'occasion de le faire ou même de leur montrer des exemples de bonnes pratiques, pour qu'ils apprennent à gérer leur temps, à optimiser leur travail et à prendre en main leurs apprentissages.

Le présent numéro de la Revue suisse des Sciences de l'éducation, le dernier à paraître sous forme papier, a donc une belle unité de lieu et de temps et restitue bien l'esprit des différentes réflexions qui ont émaillé le Congrès de la Société suisse des Sciences de l'éducation (SSRE) 2017 à Fribourg. Mais il n'en restitue ici qu'une toute petite portion des nombreuses contributions présentées et discutées lors dudit Congrès. Le lecteur ou la lectrice intéressé.e trouvera une vue d'ensemble et le résumé de celles-ci sous le lien <http://events.unifr.ch/ssre2017/wp-content/uploads/2016/05/Resumes.pdf>

